

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 40

Artikel: Le 79
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Cela ne sera rien, tranquillise-toi; avec un peu de repos et quelques compresses d'eau-de-vie camphrée.

— C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal.

Ici Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont le blessé avait jugé à propos de s'appliquer le remède; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton plein de bienveillance :

— Je sais que tous vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu?... est-ce de l'argent?

— De l'argent!... fi donc, mon empereur! j'en ai de trop: ma masse est au grand complet; à votre service...

— C'est donc de l'avancement dans ton régiment?

— Pas si conscrit! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans j'ai mois dans les chevrons. Ce que je voudrais... ô mon empereur!... voyez-vous, ce qu'il me faut... c'est...

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

— Voyons, explique-toi, parle; je suis pressé, on m'attend.

— Eh bien! c'est le bijou en question que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme.

— Ah! je comprends... tu n'es pas difficile, toi!... mais l'as-tu méritée?

A cette demande, le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et, fixant sur Napoléon un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traînant chacune de ses paroles :

— Si je l'ai méritée?... quelle bêtise!... mais, mon empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, et hier, avec ces grands *Lansmanns*, qui ont des casques en pains de sucre et des sabres longs de deux aunes!... Si je l'ai méritée!...

— C'est bon! c'est bon! se hâta d'interrompre Napoléon pour en finir; puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagnée. Tiens! mais promets-moi de te rendre à l'instant à l'hôpital pour te faire soigner.

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait offerte au soldat.

Celui-ci, en la recevant des mains de l'empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de ce ravissement, trouver une parole de remerciement. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé pour continuer sa marche; seulement, lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, il tourna la tête, et, apercevant le grenadier, qui, resté à genoux à la même place, avait les bras étendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : *Adieu, nous nous reverrons.*

Le soldat se releva, et de nouveau couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse; puis il murmura d'une voix sombre, et comme sous le poids d'un remords poignant :

— Et quand je pense que c'est à lui que j'ai refusé une pomme de terre.

(E. MARCO DE SAINT-HILAIRE.)

Le 79

« Apportez-moi trois décis de Zoulou. »

Telle est la phrase que nous allons entendre répéter dans les cafés et les cabarets. Du Zoulou, et pourquoi?... Hélas, parce que chaque mauvaise récolte de notre vignoble reçoit habituellement son sobriquet de quelque événement marquant de l'année; parce que ce pauvre 79 sera, dit-on, misérable, vert, dur et acéré comme les zagaies sous lesquelles le dernier des Napoléon a succombé.

De toutes parts, on se préoccupe du raisin, qui

feint de mûrir sous le ciel brumeux d'octobre, et en vue duquel on a renforcé mainte vis de pressoir. Heureusement que cette piquette, qui rivalise de qualité avec celle de 47 ne l'égalé pas en quantité; car il faudrait nécessairement la noyer, à petites doses, dans les bonnes récoltes qui pourront suivre, seule manière de la faire disparaître. Un propriétaire de Lutry nous affirmait, l'autre jour, qu'un verre de Sonderbund trouvait encore moyen de percer sur un setier de bon vin.

Et pourquoi s'intéresse-t-on si vivement au produit de la vigne? Pourquoi ces préoccupations générales?... Quand d'autres récoltes manquent, quand les pommes de terre sont malades, quand la moisson même est improductive, on ne voit jamais autant de tristesse sur les fronts. Ah! c'est que si l'argent est le nerf de l'intrigue, le vin, lui, est aussi le nerf de bien des choses, l'agent qui préside aux effets les plus funestes comme aux plus beaux mouvements du cœur.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici l'apologie de Bacchus, mais on conviendra qu'un vin sec, gris-paille et perlé, peut faire oublier bien des peines, déridier bien des caractères moroses et provoquer de tendres réconciliations depuis longtemps ajournées. Quel est le pauvre diable qui sous son influence n'a pas vu l'avenir moins sombre et ne s'est pas cru, pendant quelques instants, riche et beau?... C'est fort regrettable, il est vrai, que le lendemain la réalité reparaisse au fond du porte-monnaie.

Pour produire de tels résultats, il faut un vin généreux; mais celui de cette année!... Regardez la vigne. Y voyez-vous quelque grappe qui vous sourie, quelque grappe semblable à celle qui, en 1865, faisait dire à un bon vieillard assis au bord d'un mur de Lavaux : *Eh! que t'i balla!.. t'è vu baire!* — Eh! que tu es belle!.. Je veux te boire!

Non, la couleur du porreau n'est point flatteuse, et il faut s'attendre à quelque chose de récalcitrant, mais qui rendra peut-être certaines épouses plus indulgentes. On se souvient sans doute de celle qui, en proie à la colère, allait chercher son mari atardé auprès d'une bouteille. Celui-ci, croyant prévenir l'orage, lui offrit galamment son verre. Indignée, elle refuse d'abord, puis finit par céder. Le vin nouveau, très acide cette année-là, lui fit faire une horrible grimace. Alors son mari, tout radieux, lui dit : *Te vai bin, Lisette, te crai que lè tot plaisi dè baire!* — Tu vois, Lisette, tu crois que c'est tout plaisir de boire.

On nous raconte, du reste, le fait suivant, qui est on ne peut plus convainquant :

Un bourgeois de Collombier menait, lundi dernier, un moule de bois à Morges. Arrivé près d'Echichens, son cheval commence à boîter. Peu à peu, le mal augmente, et ce n'est qu'à grand-peine qu'il peut atteindre Morges. Là, il fait chercher le vétérinaire qui soupçonne immédiatement l'existence d'un clou mal planté. Le maréchal est appelé, le fer enlevé, et qu'est-ce qu'on trouve?... Un grain de raisin qui

s'était introduit entre la botte et la chair, et provenait évidemment d'une grappe jetée imprudemment sur la route.

Après cela, il faut attendre et se résigner. La seule satisfaction que nous puissions donner à notre ressentiment contre le vin de 1879, c'est de l'appeler *Zoulou*.

L. M.

Deux amis de Genève, Toto et Félix, se rencontrent au croisement des routes de Nyon-Coppet et Céligny-Crassier.

— Et adieu!... comment es-tu, où vas-tu comme ça ?

— Je battais la flemme à la maison, j'ai été faire une rôtée.

— Eh toi, ma vieille ?

— Moi, je n'avais pas d'ouvrage, j'ai été à Crassier voir les dégâts de l'inondation de Divonne et pi j'ai fait un saut à la Rippe et me voilà.

— Il est joli le pays, dis-voir?...

— Oui, il y avait longtemps que n'y avais jamais été, ça m'a fait joliment plaisir de le revoir pour la première fois; seulement j'ai eu ce tantôt une peur du diable.

— Toi, tu as eu peur! et de quoi si te plaît ?

— Regarde voir ce nuage sur les Allinges. Eh bien, y a un moment, il était à cheval sur le Jura, droit sur ma tête et d'une belle couleur! noir foncé; y avait aussi su la Faucille des niolles blanc clair; ça ne sentait pas bon; ma foi j'ai eu peur de recevoir toute la tapassée, j'ai commencé à dégringoler, et c'est pourquoi tu me vois là si tôt.

— Dis donc, mon bon, si au lieu de tant barjaquer on buvait un verre?...

— Et où, dis-voir, imbécile ?

— Ma foi, Dieu me damne, tu as raison. Eh bien, adieu, à la revoyance.

L'un des rédacteurs du *XIX^e Siècle*, M. Francisque Sarcey, venu de Paris pour assister à l'enterrement de M. Viollet-le-Duc, dit dans le compte-rendu qu'il fait de cette cérémonie et tout en parlant de la maison que le célèbre architecte s'était fait bâtir à Lausanne pour y passer la belle saison :

« Que cette maison est joliment située! elle s'élève sur un riant côteau, étagé de vignes, qui descend jusqu'au lac. De la terrasse, on a vue sur le lac, qui a dix lieues de large en cet endroit, et par de là sur les Alpes, dont les cimes neigeuses étincellent au soleil. »

Il n'y a donc plus moyen de dire nos voisins d'Évian.

Entre anciens camarades :

— Dis donc, ne pourrais-tu pas me prêter encore dix francs ?

— Ah! non! en voilà assez!

— Alors, cinq francs ?

— Pas davantage !

— Allons!... deux francs ?

— Tiens, voilà dix sous, et n'y reviens plus !

— Ah! tu sais (*avec dignité*), je peux être un carotteur, mais jamais un mendiant !

Une dame de Cossonay nous écrit :

« On se demande parfois pourquoi certaines localités sont tournées en ridicule. Tel est le cas de ce pauvre Cossonay, qui a si souvent donné prise aux saillies du *Conteur vaudois*. Cossonay est cependant bien placé; il occupe une haute position.

Que ceux qui se moquent de cette ville viennent y admirer le magnifique panorama qui se déroule à leurs yeux : le Léman avec sa ceinture de montagnes; les Tours d'Âi, les Alpes fribourgeoises et le Moléson; puis notre beau Jura. Quant à la vie pratique, on trouve à Cossonay : médecins, pharmaciens, coiffeurs, confiseurs, merciers et quincailliers, sans omettre que la pêche et la chasse y offrent de doux attraits aux amateurs de bonne chère.

Peu de villes offrent autant de variété sur un espace aussi limité. » M.

Vraiment, madame, eh bien nous en sommes charmés... pour ceux qui l'habitent.

Un gendarme, du nom de Pandore, et son brigadier circulaient un dimanche le long d'un sentier.

— Pandore, dit tout à coup le brigadier d'un ton solennel, savez-vous quel est le patron des gendarmes ?

— Non, brigadier, et vous ?

— Mon cher, répond doctoralement le brigadier, retroussant sa moustache, c'est un ancien du nom de Josué.

— Ah! Et pourquoi, brigadier, sans vous commander ?

— Parce qu'il arrêta le soleil, et que c'est une arrestation difficile.

— Brigadier, vous avez raison, on n'en fait plus de cette force-là.

Charade.

Connaissez-vous ces plaisirs que l'hiver
Voit commencer quand il ne fait plus clair ?

Mon premier est du nombre.

Connaissez-vous le jeu du corbillon

Et toutes ses rimes en *on* ?

Mon second est du nombre.

Connaissez-vous, pour abréger,

Tous les moyens de voyager ?

Mon entier est du nombre.

Prime : Un carnet de poche.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET. — Agendas de bureaux pour 1880.